Document généré le 25 avr. 2024 07:32

**24 images**

24 iMAGES

# Montréal DIY 1997-2014
## Instantanés d'une scène

Charles-André Coderre et Alexandre Fontaine Rousseau

Numéro 174, octobre–novembre 2015

Son + Vision

URI : https://id.erudit.org/iderudit/79634ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Coderre, C.-A. & Fontaine Rousseau, A. (2015). Montréal DIY 1997-2014 : instantanés d'une scène. *24 images*, (174), 8–11.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

MONTREAL DIY 1997-2014

# Instantanés d'une scène

**témoignages recueillis par Charles-André Coderre et Alexandre Fontaine Rousseau**

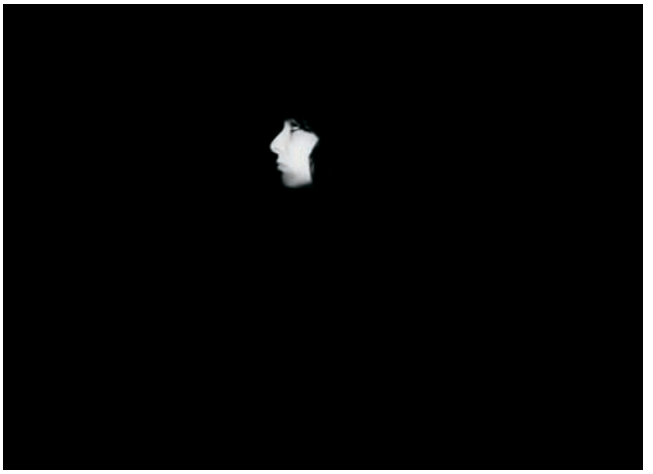
BIEN QU'IL SOIT IMPOSSIBLE DE RACONTER EN QUELQUES PAGES L'HISTOIRE RÉCENTE DE LA SCÈNE musicale montréalaise et de son rapport au cinéma, de mentionner chacun de ses lieux de diffusion et de ses événements marquants, nous avons cru bon de rassembler ces quelques témoignages sous forme d'instantanés. Cela, dans l'espoir qu'émerge de ces souvenirs et réflexions, un portrait à la fois cohérent et éclaté, né d'une communion accidentelle.

### 1997 – LUC FERRARI AU THÉÂTRE LACHAPELLE
### MARIE-DOUCE ST-JACQUES

J'ai « vu » un concert de Luc Ferrari au théâtre Lachapelle, il y a fort longtemps. C'était dans le cadre de la série *Rien à voir* (je n'ai donc rien vu) : des concerts qui ont lieu dans la plus complète obscurité. Les yeux grands fermés, j'écoutais la couleur et la texture des sons. J'accueillais le parasitage comme une prime : les toussotements, le craquement des sièges, le froissement de la veste de cuir du coquin Ferrari qui bougeait dans le noir. Je pensais sans doute à Luigi Rossolo : « C'est au dix-neuvième siècle seulement, avec l'invention des machines, que naquit le Bruit ». Avant ça, la vie était silence. Le Bruit est beau. M'apparaissaient alors des images mentales que je repoussais, un brin irritée. « Va-t'en donc, ô image, pour une fois que je peux écouter sans voir. Laisse-moi *entendre* Luc Ferrari et absorber toute la complexe nature de sa musique, saisir ses sensoriels plaisirs. » Je pensais sans doute à l'émission *Passe-Partout* et à cet épisode où les protagonistes attrapent des sons et les conservent précieusement au creux de leurs mains. Si j'avais pu. D'ailleurs, quelle belle façon d'illustrer la musique concrète ! Le son s'excite et prend de l'expansion dans l'obscurité, je peux en témoigner. Mais ce soir-là, comme toutes les autres fois où j'ai tenté l'expérience d'écouter les yeux fermés, l'image apparaissait, aussi affriolante que volatile. « Le cinéma pour l'oreille » est donc peut-être une expérience d'anti-cinéma, mais des images s'y fabriquent néanmoins et ce, à partir de leur absence.

### 1999 – AU HASARD D'UNE PROJECTION
### JEAN-SÉBASTIEN TRUCHY

J'ai été projectionniste pour Godspeed You ! Black Emperor durant environ trois ans, de 1999 à 2002. C'est arrivé un peu par hasard. J'avais 23 ans et j'étais en pleine crise existentielle. J'étais allé voir avec Efrim Menuck et Roger Tellier-Craig ***Meeting People is Easy***, un documentaire sur Radiohead, et en sortant de la salle, je leur ai demandé s'ils cherchaient un *roadie* – parce que je voulais partir en tournée, me sauver de Montréal. Ils m'ont répondu qu'ils avaient besoin d'un projectionniste. Je ne connaissais absolument rien à cela, mais Efrim affirmait que c'était très facile, qu'il allait m'apprendre comment tout ça fonctionnait. Il m'avait même montré comment graver des choses sur la pellicule, puisque le mot « Hope » devait apparaître à l'écran lors des spectacles. La pellicule coûtait cher et le groupe n'avait pas beaucoup de moyens à l'époque. Alors je ne pouvais pas me permettre de détruire le matériel volontairement ; mais si la pellicule restait coincée dans le projecteur, je la laissais brûler un peu, histoire de voir ce que ça allait donner. Parfois,



© Javiera Ovalle Sazie

***Le fruit vert*** (Andrea-Jane Cornell et Marie-Douce St-Jacques) avec Sabrina Ratté. ***Le Révélateur*** (1968) de Philippe Garrel

***Visa de censure n° X*** (1967) de Pierre Clémenti

je projetais aussi en dehors de l'écran. Ailleurs dans la salle. Les gens n'appréciaient pas toujours. Aujourd'hui, j'utilise encore des projections vidéo lors de mes concerts. Cela a d'abord été une manière de déjouer les catégories que l'on tentait de m'imposer, d'éviter que l'on associe ma musique à un genre en particulier – comme le *noise*, par exemple. L'idée, c'est d'amener à travers l'image une autre dimension à la musique. Durant un certain temps, j'ai réalisé mes images moi-même. Puis j'ai décidé de collaborer plus étroitement avec Charles Barabé. J'aime l'idée de travailler avec une seule personne, de forger une relation. Ce que fait Charles est très coloré et, d'une certaine façon, aux antipodes de ma musique. En concert, je crois que le support visuel libère le musicien – qui peut alors expérimenter davantage, parce que l'image sert en quelque sorte d'ancrage pour le public.

### 2006 – JERUSALEM IN MY HEART ET KARL LEMIEUX ANDRÉ HABIB

Le projet musical et performatif de Radwan Moumneh, Jerusalem in My Heart, était entré depuis peu en coalescence harmonique avec le travail sur pellicule de Karl Lemieux (c'était avant que Malena Szlam et, plus récemment, Charles-André Coderre, ne lui impriment une autre signature). Je conserve des souvenirs impérissables de cette collaboration. Je les avais vus, notamment en ouverture de la soirée de performance de Guy Sherwin organisée par Double Négatif (Lemieux y avait laissé s'embraser une image d'actualités montrant la reine d'Angleterre, flanquée de Churchill, saluant d'un balcon), et je les ai revus plusieurs fois depuis. Mais, entre toutes, c'est peut-être la soirée du 16 juin 2006, à la Sala Rossa, qui m'a le plus marqué. Une soirée mémorable par la qualité des projections et de la composition musicale structurée en deux temps. Une première partie, élégiaque, avait des accents de lamentation ; une seconde, proche d'un chant de rébellion, était portée par une section rythmique de tambours (Efrim Menuck, Jessica et Nadia Moss, Thierry Amar, Eric Craven, et quelques autres). Le vrombissement du synthétiseur, les vrilles des guitares et du violon, le martèlement des tambours, les envolées de la voix hypnotisante de Moumneh, s'harmonisaient parfaitement avec le défilement des boucles 16 mm, noir et blanc, striées de coups de lames ou de traits de peinture noire, ou encore de caractères arabes rephotographiés directement sur de la pellicule claire et se succédant à vive allure. On pouvait voir aussi des hommes se bousculant et se défiant, des visages sombres nous fixant à travers l'objectif de la caméra, et ces images revenaient comme des litanies, par couches superposées où se confondaient rythmes et jeux de lignes. Or, nombre de ces images, je l'ai appris bien plus tard, provenaient, méconnaissables, du film ***Syriana***, refilmées avec une Bolex depuis un portable et développées à la main sur une pellicule à haut contraste.

Performance mémorable aussi par cet instant qui ne cesse de me hanter : celui où la pellicule se déchire sous nos yeux. Des hommes de dos, tout petits, assistent impuissants aux ravages d'une bombe incendiaire et, comme pour leur donner raison, c'est la pellicule tout entière qui se met à brûler, en formant des bulles ocre et noires, avant de prendre des teintes mordorées. Et puis soudain, au milieu des cris du violon, des distorsions de la guitare, du vibrato du drone et de ce chant de lamentation qui s'élève et retombe dans son propre écho, apparaît une large fente dans l'image. Une plaie, une déchirure qui, partant du haut, s'étire et s'ouvre en s'écoulant comme un rideau de soie. Un rideau fondant à mesure que la pellicule est lentement tirée devant la source lumineuse qui la liquéfie. Et cela dure, comme par miracle. Soudain, une note ronde et perçante fuse comme une salve du synthétiseur de Moumneh, en lançant un rythme électronique. Des musiciens, amassés sous l'écran, commencent à frapper à leur tour la surface de leur tambour, entraînant la musique dans une envolée épique, bientôt relayée par le chant. À la seconde précise où s'opère cette transition musicale, Lemieux fait surgir de ses projecteurs – je ne sais, là encore, par quel miracle – une série de boucles qui défilent alors en parfaite synchronie avec la séquence musicale : un autobus venu du fond de l'image remplit l'écran, des hommes dans le désert, des visages, tournoient sur celui-ci. Souvenir du sentiment d'être privilégié de me trouver là, dans cette salle, ce soir du 16 juin 2006, et de vivre cet instant miraculeux.

Affiche du Weekend In The Pines

## 2009 – *LE RÉVÉLATEUR* À LA CINÉMATHÈQUE
## ROGER TELLIER-CRAIG

À l'origine, c'est André Habib qui avait eu l'idée de présenter ***Le Révélateur*** de Philippe Garrel à la Cinémathèque, avec un accompagnement musical en direct. Il désirait rassembler un certain nombre de musiciens sensibles à ce type de cinéma pour orchestrer une rencontre autour de ce film unique. Je faisais partie de ce groupe, aux côtés de Thierry Amar, Dominique Ethier, Bernadino Femminielli, Eric Fillion, Karl Lemieux et Radwan Moumneh. J'ai participé à une seconde performance du genre, l'année suivante, pour accompagner cette fois deux films de Pierre Clémenti. Le cinéma m'inspire énormément en tant que musicien. Que ce soit avec Karl Lemieux et Alexandre St-Onge pour *Unzip Violence*, Charles-André Coderre et Raphaël Demers pour *Bangkok Loops* ou Sabrina Ratté pour Le Révélateur, je suis animé par le désir de créer un univers qui va au-delà du son lui-même. C'est la rencontre entre l'image et le son qui crée un espace-temps insaisissable. Avant même que Sabrina ne se joigne au Révélateur, des projections accompagnaient déjà ma musique. C'est Karl Lemieux qui s'en chargeait lors de mon premier concert. Je refusais de monter sur scène avec un synthétiseur et un ordinateur, sans support visuel ; l'expérience aurait été ennuyante pour le public. Ma musique n'est pas faite pour la scène, c'est en studio que je suis à l'aise. En concert, il faut quelque chose de plus. Il est d'ailleurs très clair, à mes yeux, que Le Révélateur est un duo. Le travail de Sabrina définit l'esthétique du projet autant que ma musique. Les univers visuels qu'elle crée m'inspirent par la suite des sonorités. Sans elle, ce ne serait plus Le Révélateur.

## 2009 – WEEKEND IN THE PINES
## CHARLES-ANDRÉ CODERRE

Organisé dans son studio d'enregistrement par le musicien David Bryant, Weekend in the Pines occupe une place unique dans mon éducation cinématographique. Il s'agissait là d'une programmation de rêve : performances de Bruce McClure, Karl Lemieux et Hyena Hives, Novi_Sad et Steve Bates, présentations de films transgressifs, porteurs d'une vision d'avant-garde jouissive avec Jean-Pierre Bouyxou. Découverte bouleversante des films, jusque-là inconnus, d'Étienne O'Leary. De ces trois soirées psychédéliques – mes souvenirs sont comme des surimpressions filmées par Pierre Clémenti – ma mémoire retient surtout la prestation de Bruce McClure, légende vivante de la performance, descendu de New York avec André Habib pour l'occasion. Le studio d'enregistrement a littéralement vibré au rythme de ses projecteurs 16 mm modifiés de manière artisanale. J'ai revu McClure quelques mois plus tard à *View From The Avant Garde*, à New York, mais je me souviens surtout d'une projection de courts métrages, durant ce même festival : à intervalle régulier, McClure bougeait ses mains dans un mouvement d'aller-retour vers son visage, de façon à obstruer sa vision et à créer (ce que j'imagine être) une sorte d'effet supplémentaire de *flicker* sur les films projetés. J'aime croire qu'il tentait de simuler la cadence irrégulière des projecteurs 16 mm. Weekend In The Pines a laissé en moi le souvenir d'une foule d'histoires comme celles-là. Sans parler du plaisir d'avoir rencontré là une multitude d'artistes de l'image et du son que j'ai eu la chance de croiser à nouveau au cours des années qui ont suivi ces trois jours de musique et de cinéma sans compromis.

## 2011 – LA FIN DES PROJECTIONS *PARKING LOT*
## RADWAN GHAZI MOUMNEH

J'ai organisé entre 2009 et 2011 des soirées « musique et cinéma » dans le stationnement de l'Hotel2Tango, au 110 rue Van Horne. À plusieurs égards, je trouvais que, depuis quelques années, le quartier que j'habite, le Mile End, n'était plus ce qu'il était, qu'il dégénérait. Je voulais donc organiser une manifestation qui refléterait l'esprit de ce lieu tel que je me l'imaginais. Je désirais présenter le travail d'artistes locaux que j'affectionne – mais aussi encourager les projets où l'image et la musique s'entremêlent. Les événements étaient gratuits. Ils commençaient dès le coucher du soleil et se terminaient aux environs de 22 h 30. Le public était très hétéroclite : il y avait des familles, des habitués des salles obscures montréalaises… Parmi toutes les performances programmées au cours de ces soirées, je crois que la pièce *Light Infusion*, de Leyla Majeri et Katherine Kline, est la plus représentative de ma vision de l'événement. Leyla Majeri projetait de la sérigraphie sur des bandes 16 mm tandis que Katherine Kline échantillonnait et traitait le son de la bande optique 16 mm en direct. Cette rencontre entre l'image et le son était tout simplement sublime. C'était là très clairement la direction que j'espérais donner à la programmation. Puis, à l'image du Mile

End, l'événement s'est transformé. Nous avons eu des problèmes de permis avec la ville de Montréal et des entrepreneurs ont voulu commanditer l'événement. J'ai alors décidé de mettre fin à cette initiative. Mais j'aimerais bien la relancer dans les années à venir.

### 2012 – JEUNESSE COSMIQUE FÊTE LA NOUVELLE LUNE
### GUILLAUME VALLÉE

En décembre 2012, une amie et moi avons assisté à un spectacle au Psychic City, une salle de répétition utilisée par une vingtaine de musiciens qui est située dans un sous-sol de la rue St-Laurent. J'étais là avant tout pour voir les artistes montréalaises Marie Davidson et Ylang Ylang, que je ne connaissais pas personnellement mais dont la musique m'intéressait énormément. C'est lors de ce concert que j'ai rencontré Catherine Debard (Ylang Ylang) et Chittakone Baccam (Hazy Montagne Mystique), cofondateurs de l'étiquette montréalaise Jeunesse Cosmique. Suite à une série d'échanges inspirants, ils m'ont demandé de les accompagner *live* et de réaliser des vidéos afin de souligner les lancements de leurs nouveaux albums. Leur label est un incontournable de la scène underground montréalaise. J'étais donc très fier de pouvoir travailler avec eux. Une réelle symbiose créative nous unissant, plusieurs projets musicaux se sont transformés en projets audiovisuels. A Sacred Cloud, qui était initialement un duo de musiciens, est devenu un trio au sein duquel j'étais en charge des projections vidéo. Il y a eu des périodes où je pouvais faire trois spectacles par mois avec Jeunesse Cosmique, dans différents lieux associés à la contre-culture montréalaise tels que la Casa Del Popolo, La Sala Rosa, La Vitrola, Psychic City, La Plante, La Passe… J'ai travaillé depuis avec plusieurs autres musiciens. Je pense notamment au projet Black Givre de Samuel Bobony ou à Alain Lefebvre. Certaines collaborations improbables prennent aussi forme quelques jours avant le spectacle. Lors de la dernière édition de Island Frequencies, je jouais avec Black Givre et Jean-Sébastien Truchy s'est joint à nous. Ça s'est décidé quelques heures à peine avant la performance. J'adore l'ouverture d'esprit des musiciens avec lesquels je collabore, leur profonde liberté.

### 2014 – PHILIP JECK, KARL LEMIEUX ET MICHAELA GRILL À LA SALA ROSSA
### ALEXANDRE FONTAINE ROUSSEAU

J'ai toujours apprécié la musique de Philip Jeck et, plus particulièrement, l'album *Surf* publié en 1999 sur l'étiquette anglaise Touch – un chef-d'œuvre hanté au cœur duquel les sources sonores s'entremêlent pour faire naître la lumière et l'obscurité. Mais je crois au fond n'avoir jamais pleinement compris celle-ci avant de voir Jeck en concert le 12 juin 2014, dans le cadre du festival Suoni per il Popolo. Il était accompagné, ce soir-là, par Karl Lemieux et Michaela Grill aux projections. Plus encore que le fait de pouvoir observer le musicien à l'œuvre, ce sont les images projetées sur les trois écrans situés devant moi qui m'ont réellement permis de *ressentir* la dimension foncièrement physique de sa démarche. La texture particulière de la pellicule faisait écho d'une manière véritablement révélatrice à celle des vinyles manipulés, le halo des images corrodées évoquant l'aura particulière de la détérioration analogue. Et le crépitement des disques, inversement, semblait amplifier le grain de la pellicule. Il y avait dans cette harmonie quelque chose d'apaisant, mais ces performances reposent toujours sur la tension qu'alimente leur nature éphémère : il faut être réceptif, afin de capter le mieux possible ce qui, dans un instant, aura disparu à tout jamais. Ces images, ces sons, leur rencontre ne sera bientôt plus qu'un souvenir de plus en plus diffus, progressivement effacé par les vagues successives des marées qui recouvrent le littoral de la mémoire.

### L'ORDINATEUR EST MON INSTRUMENT
### MICHAELA GRILL

Je suis une improvisatrice. L'ordinateur est mon instrument. Mes vidéos sont comme des notes. Comme tout musicien, j'aspire à savoir jouer le plus de notes possible. Je mets donc constamment à jour ma banque d'images, dans le but d'élargir mon vocabulaire et d'avoir des vidéos spécifiques à employer dans toutes les situations possibles. Je n'ai pas de plan ou de structure quand je monte sur scène. J'essaie de faire le vide et d'être à l'écoute, d'atteindre un état d'ouverture et de concentration extrême. La conversation entre tous les artistes impliqués – les musiciens, les vidéastes, les cinéastes – prend forme progressivement. On tente de répondre à une suggestion ou on la rejette, on se lance sur une nouvelle piste en essayant d'absorber toutes les images, les sons et les idées que les autres proposent. Le logiciel VDMX que j'utilise me permet de manipuler tous les aspects de l'image instantanément. Si je le désire, l'image peut même être guidée par un paramètre musical – les fréquences basses pourront, par exemple, provoquer un flou. J'ai toujours une infinité de possibilités à ma portée. L'essence même de la performance, c'est de choisir l'effet qui exprime exactement ce que l'on ressent à un moment précis. Mais, selon moi, l'improvisation audiovisuelle n'est pas seulement une conversation entre différents individus et diverses disciplines artistiques. C'est aussi la construction d'un espace audiovisuel qui est vivant, qui respire. Cette dimension spatiale me permet de marcher à *l'intérieur* du son et de ressentir l'image autrement. Chaque membre du public est libre de naviguer à sa manière dans cette sculpture invisible mais tangible. L'image et le son ne peuvent alors plus être séparés. Ils ne font qu'un. 24

Dessin de la performance de Philip Jeck, Karl Lemieux et Michaela Grill par Vincent Giard